

# GRANDMENIL et les deux guerres

par Adolphe JACOBY

**Grandmenil pendant la guerre 1914-1918** (Texte paru dans «Les Annonces de l'Ourthe» le 27 août 1976)

M<sup>lle</sup> Hortense Paquay, qui fut institutrice à Grandmenil pendant la guerre 1914-1918, a laissé à une de ses filleules, M<sup>lle</sup> Tonglet, un manuscrit où elle raconte, avec des dates bien précises, les événements qui se sont déroulés sous ses yeux au cours de ces quatre années tragiques.

C'est d'après ces pages vécues que je relate ce qui se passa dans mon village natal pendant que je combattais à Anvers, à Louvain, à Aarschot et puis sur l'Yser.

A mon avis, ce document historique a d'autant plus de valeur, qu'avec la fuite du temps, les événements qui y sont narrés se sont estompés et que leurs témoins sont devenus plus rares.

C'est le mardi 4 août 1914, vers 14 h., alors que les hommes du village étaient occupés à abattre les arbres bordant la grand-route Liège-Bastogne, qu'une patrouille de Uhlans fit irruption à Grandmenil. Venant par le vieux chemin de Vaux-Chavanne, ils entrèrent au village par Chienrue et y firent une reconnaissance. Les hommes n'eurent que le temps de jeter bas haches et cognées, tandis que les mamans, affolées, venaient rechercher leurs enfants à l'école. Les éclaireurs allemands, après avoir patrouillé dans le village, se retirèrent au lieu-dit «Sur le Thier», colline du côté de Chêne-al'Pierre où se trouve un lieu géodésique et d'où ils pouvaient surveiller les routes de Manhay, de Bomal, d'Erezée, de Lafosse et de Dochamps. De là, ils partaient journellement en reconnaissance et allaient passer la nuit en-dessous du Moulin-de-Lafosse. Le matin, vers 5 h., ils revenaient à leur poste d'observation. D'une vingtaine qu'ils étaient au début, leur nombre fut bientôt doublé, ce qui leur permettait d'explorer la région jusqu'à Laroche. Aux abords de cette ville, un groupe de hussards français, prévenu par téléphone, engagea le combat et massacra tous les cavaliers allemands sauf le chef qui revint seul, sans monture, au village. Celui-ci partit pour Liège d'où il revint avec une trentaine de Uhlans. Ceux-ci restèrent au village jusqu'au 15 août puis se dirigèrent vers Bomal.

Ce jour même, le bourgmestre Léopold Devahive est convoqué chez Albert Lecart, conseiller communal. Là, il se trouve en présence du prince Ernst de Saxe Meiningen qui s'est emparé de la caisse communale dont le montant s'élève à 1.340 F. Celui-ci donne l'ordre au maieur de rassembler toutes les armes en possession des habitants et de les enfermer dans une des salles de la maison communale. Il était temps car le lendemain dimanche, une soixantaine de caissons venant de la Baraque Fraiture traversent le village en direction d'Erezée. La nuit fut calme.

Le lundi 17, arrivée de nouveaux cavaliers qui ouvrent le feu sans raison. Cette fusillade subite jette la panique dans le village. Le convoi allemand est arrêté sur la route d'Erezée au lieu-dit «Blanche Voie», tandis que des patrouilleurs vont à la recherche de civils travaillant «sur chevaux». Un habitant de Grandmenil, Alphonse Piron, qui revenait de chez le notaire d'Erezée par le vieux chemin de ce lieu-dit, fut aperçu par les patrouilleurs qui ouvrirent le feu dans sa direction. Effrayé et surpris par

cette fusillade, Alphonse s'enfuit vers Pérémont et se laissa tomber dans un champ d'avoine de Léopold Cornet à l'endroit dénommé «Crawèye Hesse». Un soldat l'ayant découvert l'abattit à bout portant.

Peu après, le chef du convoi, conduit par Léopold Leloup, se rendit chez le bourgmestre pour lui déclarer qu'on avait tiré sur sa troupe, qu'il devait venir constater le fait et qu'il était fait prisonnier. Ce n'était pas assez du bourgmestre comme otage et le gradé allemand demanda la maison du «Pastor». M. le curé Rolin étant à ce moment-là à Oster, la colère de l'Allemand n'en fut que plus grande.

M. le bourgmestre fut conduit sur le lieu du drame et, après qu'il eût reconnu le cadavre d'A. Piron, celui-ci fut transporté dans la cour de l'école. Puis, les Allemands réquisitionnèrent un cheval et une charrette, y firent déposer les armes et y monter le bourgmestre. Entre-temps, le curé Rolin étant rentré d'Oster avec le vicaire Bosquée, les Allemands leur reprochèrent d'avoir quitté le village et les firent également monter sur la charrette. Celle-ci prit le chemin de Malempré où logeait, au presbytère, le chef des troupes allemandes, le prince Ernst de Saxe Meiningen. Les trois otages, après avoir été enfermés à la maison communale, sous la garde de sentinelles, furent conduits, vers 11 h. 30, auprès du chef allemand qui les soumit à un interrogatoire très serré. Heureusement, l'abbé Rolin, d'origine grand-ducale, connaissait parfaitement l'allemand. Toutefois, en conclusion de cet entretien, la commune de Grandmenil est condamnée à 4.000 F d'amende. M. le curé Rolin et M. le vicaire d'Oster sont libérés vers minuit trente avec l'obligation de réunir pour le lendemain matin, la somme exigée. Quant au bourgmestre, qui a passé la nuit sur le fenil du presbytère, il ne fut pas libéré le matin comme promis sous prétexte que le curé Rolin n'avait pas apporté la rançon fixée. Il dut accompagner les troupes ennemies jusqu'à Erpigny Erezée) d'où il put partir vers 17 h. Rentré au village, il fut convoqué chez un capitaine allemand qui lui déclara avoir trouvé de la poudre dans une maison qui, de ce fait, devait être incendiée. De plus, il exigeait, lui aussi, une rançon de 5.000 F.

Le mardi matin, à 5 h. 30, des nouvelles troupes arrivent d'Erezée. Et, dès 9 heures, l'Etat-major de la XXII<sup>e</sup> Division prend ses Quartiers dans le village. Parmi les officiers qui le composent figurent le prince de Reuss Henri, 32<sup>e</sup> membre de la famille impériale par son mariage avec la cousine de l'empereur, le prince de Waldeck et son fils et le général commandant la division. Tous s'installent dans la maison de M. Collard, directeur des tramways vicinaux. Pendant ce temps-là, des soldats parcourent le village à la recherche des hommes. Au fur et à mesure de leur capture, ceux-ci sont enfermés comme otages à l'église, sous bonne garde, après avoir été fouillés. Vers 3 heures du matin, premier incident. Le commandant parcourant les rangs des détenus avec un sachet de poudre qui avait été trouvé leur demanda: «À qui cela?».

Evidemment nul ne répondit. Ce que voyant, il alla prendre le numéro de la maison où cette poudre de carrière avait été découverte et demanda qui habitait au numéro X... de la route d'Erezée. Ce fut Victor Hay qui déclara être le propriétaire de la maison désignée. Entre-temps, Thomas Piron, frère d'Alphonse, avait été arrêté sous prétexte que la poudre, servant à l'extraction des pierres à bâtir, avait été trouvée chez lui. Sur ces entrefaites, Victor Hay avait été conduit, vers 11 h., devant l'Etat-major de la Division. Après un interrogatoire de plusieurs heures, le prince de Reuss voulut bien admettre que cette poudre, vieille de plus de 20 ans, était bien le reste de celle qui avait été utilisée pour l'extraction des pierres ayant servi à la bâtisse de sa maison et le détenu fut reconduit à l'église vers 4 h. du matin.

Vers le soir, le bourgmestre était conduit à l'église, tandis que la maison de A. Piron était en feu. Bientôt, la maison voisine, celle de la famille Samray-Broncard, flambait elle aussi. Les otages se demandaient avec anxiété si tout le village, y compris l'église où ils se trouvaient, n'allait pas être la proie des flammes. Le capitaine allemand, profitant de ce désarroi général, annonça que le village avait à payer une nouvelle amende de 5.000 F sans quoi tout allait être incendié. Les principaux du village, ayant déclaré qu'ils étaient d'accord, ceux-ci purent sortir de l'église sous bonne escorte pour aller chercher la somme réclamée. A leur retour, ils purent rassurer leurs concitoyens et leur dire que seules les maisons A. Piron, Samray, Hay et Victor avaient été brûlées.

Le mercredi vers 7 h., les parents des détenus leur apportent le petit déjeuner. Ils n'y font guère honneur car une triste nouvelle a éclaté comme une bombe. Tous les hommes vont être emmenés comme otages. Bientôt, la nouvelle se confirme. Le repas terminé, deux chars sont attelés et les plus âgés doivent y monter. Les plus jeunes devront aller à pied. Celui qui tentera de fuir sera fusillé sur le champ.

Il est 8 h. lorsque les véhicules démarrent. Ceux-ci font halte près de chez Delvaux, ce qui permet aux femmes de ravitailler époux et fils. Après deux heures de douloureuse attente, la colonne de prisonniers se met en route. La douleur des femmes et des enfants est pénible à voir. Tout le long de leur parcours, les captifs sont insultés par les soldats qui les escortent et qui les traitent de francs-tireurs. Arrivés à Vielsalm, ils sont logés dans des wagons à bestiaux et, pendant le jour, occupés à des corvées diverses. Après une semaine de ce régime, ceux de plus de 60 ans et ceux de moins de 16 ans sont libérés. La joie est grande dans le village. C'était le 26 août. Les autres furent dirigés vers l'Allemagne où ils arrivèrent vers minuit à Coblenz. De là, on les évacua sur la prison centrale de Freiendiest.

Au village, les hommes qui ont échappé à la captivité se sont réfugiés dans les bois et ont construit une hutte non loin du « coin du Bois ».

Le jeudi 20 et le vendredi 21, l'infanterie allemande continue à défiler sur 8 de front. Le 20, Briscole est en feu. Le samedi vers 8 h., une fusillade éclate à Manhay. Trois habitants sont tués : Emile Bay, Alfred Job et Henri Remy. Tandis que les hommes doivent rejoindre ceux de Grandmenil à Vielsalm, c'est le pillage en règle et l'incendie de la moitié du village. Vers 14 h., ces vandales, sous les ordres d'un jeune lieutenant de 22 ans d'origine prin-

cière, arrivent à Grandmenil. Ce prince est hébergé chez Mlles Elie et Eugénie Philippe qui lui préparèrent un souper de roi. Car, les femmes du village lui avaient remis une supplique tendant à obtenir le rapatriement des hommes déportés en Allemagne. C'est vraisemblablement à cause des soins empressés dont ce chef fut l'objet que le village de Grandmenil ne fut pas incendié. Souligné à l'encre rouge sur la carte d'Etat-major allemand, tout comme Manhay et Briscole, il devait sans aucun doute subir le même sort que ses deux voisins. Cela a du reste été confirmé par la suite par M. Collard qui connaissait l'allemand et qui avait surpris des conversations des soldats à ce sujet. S'il n'en dit rien, ce fut afin de ne pas jeter la panique dans le village où il n'y avait plus que des femmes et des enfants. Avant de se réfugier à Oster avec M<sup>me</sup> Clémentine Delvaux, il était venu supplier à genoux le chef de la troupe de ne pas mettre son projet à exécution.

L'après-midi avait été calme. A. Pirson, mis en cercueil, fut visité plusieurs fois par la soldatesque déchaînée qui ne ménageait pas ses coups de pieds. Nonobstant, quelques femmes courageuses creusèrent une fosse et y descendirent la bière. De nouvelles troupes arrivèrent au village et y logèrent. Le lundi matin, celles-ci se dirigèrent vers Bomal. Le mardi 25, nouveau passage de troupes. Ce jour-là mourut M<sup>me</sup> Bosmans. Le mardi 18 août, cette pauvre femme, terrorisée par la peur et dans le but de se soustraire à la vue des teutons, s'était cachée dans le fenil de Nicolas André, bâtiment très retiré. Le soir, apercevant l'incendie qui dévorait les maisons voisines, elle se laissa choir dans la grange. Mais, dans sa chute, elle se cassa une jambe. Mortellement blessée, elle devait mourir 8 jours plus tard.

Le vendredi 28, nouvelle alerte. Des uhlands réapparaissent, musique en tête, sur la route d'Erezée. Ils chantent victoire. Réquisition de chevaux, de voitures et de conducteurs pour transporter leurs bagages jusqu'à Saint-Vith, Crombach et plus loin.

Le samedi 29, toujours passage à marches forcées de troupes venant de Dinant et de Namur et se portant au secours de la Prusse orientale envahie par l'armée russe. Le lundi 31, ainsi que la première semaine de septembre, passage de la poste et de convois de ravitaillement. Le 8, départ vers Namur du major Lacroix et de son escadron. Seuls restent 17 hussards commandés par le lieutenant Koch qui logent chez M<sup>le</sup> Paquay. Ceux-ci patrouillent dans les environs jour et nuit.

M. Collard remplit les fonctions de bourgmestre. Les Allemands vivent sur le compte de la commune. Dès 19 h., les habitants doivent être rentrés. Ce régime perdure jusqu'au 6 octobre.

La moisson s'est faite avec le concours bénévole des habitants de Lafosse et de Chêne-al'Pierre. Au début de novembre, on apprend que les prisonniers en Allemagne sont détenus dans la prison cellulaire de Freiendiest, village situé entre Coblenz et Cologne, à une demi-heure de Limbourg, et que tous sont en bonne santé. Le 30 novembre vers 22 h., on annonce le retour de deux prisonniers de plus de 60 ans : M. le bourgmestre Devahive et M. Joseph Quoilin.

Parti le 18 août, M. Devahive avait été remplacé dans ses fonctions de maieur par M. Collard, directeur du vicinal. Etranger à la commune, celui-ci s'adjoignit MM. A.

Detroz, A. Tricnaux, M. Lecart, Louis et Léon Thirion. M. E. Delvaux le remplaça comme secrétaire. Les nouveaux fonctionnaires remplirent leur mandat jusqu'à Noël, date à laquelle l'autorité occupante obligea l'ancien maire à reprendre ses fonctions.

L'autorité religieuse, toujours absente, fut remplacée par le vicaire d'Oster qui, chaque dimanche, venait chanter une messe et, une fois par semaine, M. l'abbé Lebrun, curé de Freyneux, apportait réconfort et encouragement. L'abbé Rolin rentra le 23 juin, précédé, le 6 janvier, par Lambert Defeld, malade, et Nestor Lecart.

Le 15 avril, jeudi de la Semaine Sainte, le village est accusé d'avoir coupé un fil téléphonique dans «le Bois du Pays». Le coupable doit être livré dans les trois jours. Jour et nuit, des patrouilles doivent assurer la garde de la ligne jusqu'au «Trou du loup», point de contact de la commune avec celle d'Erezée. Ce service dut être assuré pendant un mois sous le contrôle de 11 allemands dont 6 étaient logés chez le curé Rolin et 5 chez les demoiselles Philippe. De plus, il fallut verser une amende de 2.000 F.

Le 6 décembre, les prisonniers furent dirigés sur Hameln, ville de la province de Hanovre, sur le Weser, qui compte 25.000 habitants. Là, ils eurent beaucoup à souffrir de la faim, du froid et de vexations de tous genres. Ils durent effectuer des travaux fort pénibles.

Le 18 janvier 1915, M. Delaitte rentra de captivité et, quelques jours plus tard, ce fut Alphonse Maréchal. Le 28 avril, vers 19 h., rentra aussi Jules Pirson. Mais, ayant été trouvé en possession de lettres de prisonniers, il subit interrogatoires sur interrogatoires, accompagnés des pires menaces. Requêtes sur requêtes furent envoyées sans résultat au gouverneur von Bissing. Sa santé en resta ébranlée et il mourut en août 1917.

Le 4 juillet, Emile Cornet rentra à son tour. Le 21 juillet, au tram de 18 h., ce fut le grand retour: André Joseph, André Nestor, Cheppe Jean-Baptiste, Coibion Alphonse, Delheid Victor, Deritz Alphonse, Devigne Auguste, Hay Victor, Hay Léon, Lamy Albert, Lamy Emile, Lecart-Jacquet Maurice, Lecart Emile, Lecart Léon, Leloup Jean-Baptiste, Leloup Léopold, Albert Lierneux, Lonchay Alphonse, Lonchay Léon, Némerlin Victor, Philippe Alphonse, Piron Thomas, Pirson Léon, Poncelet Emile, Poncelet Henri, Samray François, Léon Cheppe et M. Dropsy n'étaient pas du nombre. Quant à Joseph Cheppe, il était à l'hôpital, gravement malade, ayant pris froid lors de son transfert sur Hameln. Il mourut le 29 août et son père rentra au village quelques jours après.

M. Dropsy ne rentra que le 3 septembre accompagné de Séverin, Lambert et Léon Boulanger, Cornet Victor, Devigne Léon, Lonchay Emile, Lespagnard Edouard et Alphonse et Pirson Victor.

Le 31 août, le curé Rolin est nommé aumônier des Sœurs de Charité à Éprave et est remplacé par l'abbé Bosquée, vicaire d'Oster. (1)

Depuis la rentrée des prisonniers, un contrôle mensuel des hommes a lieu. Le 12 décembre 1916, tous durent se rendre à Barvaux. Certains d'entre eux furent réquisitionnés. Victor Bréda fut envoyé en France tandis que, le 17 mars 1917, Alfred André et Roger Nemerlin étaient envoyés en Allemagne à Alten-Grabow. Le 1<sup>er</sup> fut envoyé comme domestique dans une ferme et le second dans une

mine de sel à Boendos jusqu'au 30 juin; il rentra au pays le 7 juillet. Ayant refusé de travailler, Victor Bréda fut interné au camp de discipline de Tannay d'où il s'évada le 21 juin. Après avoir vécu bien des aventures, il se réfugia à «Pêcheux», hameau de Chevron. Il échappa aux Allemands jusqu'en septembre 1918. Il fut repris à Trois-Ponts et fut emprisonné à Marche-en-Famenne pendant 33 jours. Il ne sortit de prison qu'après avoir payé une rançon de 150 marks.

Depuis juillet 1914, le pays était sans police aussi les Allemands décidèrent-ils, en octobre 1916, de placer des gendarmes dans certaines communes dont Grandmenil. Cette force de gendarmerie fut installée au chalet Gilkinet à Manhay et la commune dut pourvoir à son entretien jusqu'à l'armistice.

Au printemps 1916, 500 évacués français arrivèrent dans la région et 105 de ceux-ci furent affectés à la commune. Ils venaient de Wamberchies, village de 5.000 âmes à 7 km de Lille où ils avaient subi les pires sévices de la part de l'occupant. Ces réfugiés furent logés dans les maisons vides de Grandmenil, de Lafosse et de Chêne-al'Pierre. Une maman et son garçonnet, qui s'était cassé une jambe en tombant du tram-vicinal, furent hospitalisés par la famille Devigne-Maréchal et une dame âgée de 75 ans fut hébergée par M<sup>lle</sup> Paquay.

D'autres évacués arrivèrent le 14 août de Lomme, localité du Nord, arrondissement de Lille. Certains d'entre eux furent accueillis par des particuliers. Mais la majeure partie fut logée dans le chalet de Lafosse, le château et le vieux presbytère de Chêne-al'Pierre. Le 12 novembre, ces réfugiés français furent dirigés vers la Bretagne et la Normandie. Trois de ceux-ci cependant restèrent dans la commune dont M<sup>me</sup> Degalle, âgée de 88 ans, qui mourut chez Maurice Lecart.

Le 10 décembre, 60 télégraphistes arrivèrent au village avec mission de construire une nouvelle ligne de 22 fils allant du front à Berlin. Le bureau fut établi chez M<sup>lle</sup> Paquay. Ils partirent le 4 février 1917. Mais ils revinrent le 3 mars après avoir travaillé à Bastogne. En même temps, un poste d'aviateurs s'installait au chalet de Lafosse. Ils avaient à surveiller la ligne, l'Etat-major allemand s'étant fixé à Spa. Le 4 avril, cette troupe quitta définitivement Grandmenil pour le Mecklembourg.

Pendant des mois et des mois, le village connut l'afflux des habitants de Liège, de Sprimont et autres villages de cette région venant mendier des vivres et, en particulier, des pommes de terre. Pour mettre fin à ce commerce souvent illicite, les Allemands établirent, au château de Chêne-al'Pierre, un poste de 5 gendarmes venant de Marche.

En octobre, 105 télégraphistes arrivèrent pour renforcer et surveiller la ligne. Ils établirent leur bureau dans la salle communale, leur cuisine chez l'institutrice et se logèrent chez des particuliers jusqu'au 11 novembre.

Le samedi 2 novembre, arrivèrent de Vielsalm et des environs 210 évacués français. Un lazareth allemand fut aménagé dans la salle communale afin d'y recueillir une vingtaine de malades. Malgré les bons soins dont ils furent entourés, quatre y moururent. Ce furent Estelle Dutois, Aimé Nouliane, Jeanne Gentil et M. Bourgeois. Les autres furent reconduits à Vielsalm, le 30 novembre, par les soins de la «Croix-Rouge».

Le 9 novembre, ce fut l'armistice à la grande joie de tous et le drapeau national fut hissé en haut du clocher de l'église. Il n'y resta pas longtemps car un soldat allemand, pris de rage, alla l'arracher et le jeta au feu. Jour et nuit, ce fut la retraite des troupes ennemies. Plus de 100.000 hommes défilèrent sur les routes d'Erezée et de Bomal. Et cela dura jusqu'au dimanche 24. Ce ne fut que 8 jours plus tard que les Anglais défilèrent sous l'arc de triomphe qui, pour les accueillir, avait été dressé sur la route d'Erezée. Ils y furent reçus aux cris de vive le Roi, vive les Anglais et à bas les Boches. Dès ce moment-là, les habitants rivalisèrent d'entrain et d'ingéniosité pour décorer leur demeure de drapeaux belges et alliés. Le mercredi 27 novembre et le dimanche 1<sup>er</sup> décembre, des automobiles anglaises de reconnaissance arrivèrent au village. Ce ne fut que le 7 dans la soirée que les Canadiens entrèrent triomphalement à Grandmenil. Pendant plusieurs jours, on leur fit fête.

Le 20 décembre tout rentra enfin dans le calme.

Le soir du 11 novembre, les troupes allemandes en retraite traînaient avec elles 1.250 prisonniers français qu'elles abandonnèrent à Manhay où ils furent logés dans les ateliers de la gare du vicinal. Malgré les soins qui leur furent prodigués, 16 décédèrent du 13 au 27 novembre. Ils furent inhumés dans une fosse commune au cimetière de Grandmenil où un mémorial, portant leurs noms, fut érigé en leur honneur. Le mercredi 27 novembre, un service solennel fut chanté en l'église de Grandmenil admirablement décorée pour la circonstance. Tout le clergé des environs, les gradés et soldats anglais et la paroisse tout entière, rendirent hommage à la vaillance et à l'endurance de ces malheureux alliés. Les autres prisonniers quittèrent le village par petits groupes, via Houffalize d'où ils regagnèrent leur pays d'origine.

Quant aux évacués français, ils s'en allèrent le mardi 14 janvier 1919. Des charretiers bénévoles les conduisirent à Lierneux. De là, le tram vicinal les achemina à Vielsalm d'où ils furent rapatriés.

Le premier combattant qui revint en congé à Grandmenil, le 10 décembre, fut Henri Pirson du 2<sup>e</sup> régiment de lanciers qui fut démobilisé le 1<sup>er</sup> avril 1919. Cyrille Cheppe, du 33<sup>e</sup> régiment de Ligne, revint au village le 13 décembre après avoir fait la guerre des tranchées sans un seul jour d'absence à Tervaele, Essen, Dixmude, Keiem, Merckem, Nieupoort, Reninghe, Ramscapelle, Langemark, Zarren, la Forêt d'Houthulst et autres lieux fameux du front des Flandres. Puis ce fut Jules André, du 6<sup>e</sup> régiment d'artillerie, qui combattit notamment dans les ruines fumantes d'Ypres avec les Anglais.

En témoignage de reconnaissance, les habitants de Grandmenil ont fait encastrier dans le mur du parvis de l'église une plaque commémorative portant les noms des anciens combattants revenus vivants des champs de bataille de la grande guerre. Celle-ci, qui a pour but de rappeler aux générations futures la vaillance de ceux qui firent la guerre 14-18, porte les noms suivants: Jacoby Joseph, capitaine commandant, 6<sup>e</sup> de Ligne; Jacoby Adolphe, capitaine, 6<sup>e</sup> de Ligne; Lamy Emile, Lamy Louis, Lamy F.G.R.C., Pierson E.M.L.C. et Grogard A.M.L.C. (Lafosse) du Corps de gendarmerie; Philippe I., sergent, 6<sup>e</sup> Lanciers; André Jules, 6<sup>e</sup> d'artillerie; Cheppe Cyrille, 19<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> de Ligne; Elias H. (Lafosse) T.S.; Grogard A. (Lafosse); Lecart Armand et Lecart Emile, Artillerie de Forteresse; Lecart F., 8<sup>e</sup> d'artillerie; Lecart Albert, 13<sup>e</sup> de Ligne; Lecart D., 1<sup>re</sup> Cie; Minguet A. (Lafosse), 12<sup>e</sup> de Ligne; Pirson Henri, 2<sup>e</sup> Lanciers; Thirion Emile, 13<sup>e</sup> de Ligne. Tué à la guerre, le 12-10-1918: Grogard L., caporal, 12<sup>e</sup> de Ligne. (2) Porté disparu: Broncard A.

Adolphe JACOBY

---

(1) Né en 1861, ordonné prêtre en 1887, l'abbé Rolin est décédé à Chaudfontaine en 1950, à l'âge de 89 ans.

(2) Est inhumé au cimetière militaire de Bourg-Léopold. Envoyé en patrouille au front des Flandres, il fut vraisemblablement mortellement blessé au cours de celle-ci, capturé par les Allemands et évacué sur l'hôpital militaire du camp de Beverloo où il sera décédé.

## Grandmenil dans la tourmente (1940-1945) (Texte paru dans «Les Annonces de l'Ourthe» le 17 décembre 1971)

Etant retourné au village natal pour quelques jours, j'ai eu la bonne aubaine de pouvoir consulter les notes de guerre de M<sup>lle</sup> Flore Lecart, institutrice au moment où la vague hitlérienne a, par deux fois, déferlé à travers Grandmenil. Celle-ci a particulièrement vécu des journées tragiques et douloureuses au milieu de la fournaise allumée par l'offensive von Rundstedt.

L'armée belge est mobilisée depuis le 25-8-1939, nos chasseurs ardennais gardent les frontières de l'Est, un détachement de Lanciers cantonne à Grandmenil depuis le 14 janvier 1940, lorsque, le 10 mai à l'aube, la radio annonce que les soldats allemands ont franchi nos frontières. C'est la stupeur générale. Ce jour-là, des éléments de chasseurs ardennais, battant en retraite, descendent la route de Bomal. Vers 22 heures, un détachement de l'armée française traverse le village par la route d'Erezée mais ne va guère plus loin que Manhay. Pris de panique, les Grandmenilois fuient n'importe où au moyen de tous les modes de transport en leur possession. La plupart d'entre eux reviendront mais trouveront leurs habitations pillées. Dans la nuit du 11 au 12 mai, le ciel est sillonné d'avions qui vont semer la mort et la destruction au loin. Le matin, les troupes allemandes sont là. Elles se disent protectrices et demandent pourquoi les habitants ont fui. Les jours suivants, des détachements motorisés, protégés par une puissante aviation, venant de Manhay, se dirigent vers Erezée. Le 28, c'est la capitulation de la Belgique.

Quelques jours plus tard, des camions chargés de prisonniers français emmenés en Allemagne passent au village. Ces malheureux, on les ravitaille en vivres et en boissons comme on peut.

Puis c'est, pendant 4 ans, l'occupation, avec ses rigoureuses ordonnances au profit de l'occupant: la C.N.A. (corporation nationale des agriculteurs) et l'U.T.M.I. (union des travailleurs intellectuels et manuels). Avec la Werbestelle, destinée à ravitailler la main-d'œuvre ennemie, c'est le rationnement en vivres, vêtements et chaussures... et, d'autre part, les réquisitions de toutes natures. Un jeune homme, François Michotte, est expédié en Allemagne. Un autre, Jean Lamy, agent de la T.S.F. clandestine qui a été parachuté par un avion anglais, est capturé par l'ennemi après bien des vicissitudes et condamné à la peine de mort. Suite à des recours en grâce, sa peine sera commuée en travaux forcés. Il aura même le bonheur de rentrer au pays et de reprendre du service à la Marine. Mais, suite aux mauvais traitements et aux privations qu'il a subis dans les geôles d'Outre-Rhin, il mourra quelques mois plus tard.

Heureusement, la population est réconfortée par la radio de Londres qui termine ses émissions par ces paroles encourageantes: Bonsoir et courage! On attend patiemment la délivrance. Un comité d'assistance, le «Secours d'Hiver», est créé et vient en aide aux personnes particulièrement frappées par la guerre. Enfin, le 6 juin 1944, c'est la joie générale. La radio, «brouillée» et interdite, annonce le débarquement des troupes anglaises, françaises

et belges en Normandie.

Le 4 septembre, les troupes alliées sont aux portes de l'Ardenne. A Grandmenil, des résistants attaquent un camion sur la route d'Erezée et tuent un soldat allemand. Les représailles sont immédiates. Les Allemands incendient 20 maisons et tuent Emile Lecart, innocente victime de 18 ans dont on retrouvera le corps le long de la route d'Erezée. Prise de panique, toute la population s'enfuit dans les bois. Les troupes ennemies fuient, elles aussi, en désordre, vers l'Allemagne, par la grand-route d'Erezée.

D'un jour à l'autre, on attend les libérateurs. Ceux-ci arrivent le dimanche 10 septembre vers 14 h. Ce sont des Américains. Tandis que les cloches chantent l'heureuse délivrance, les libérateurs sont fleuris, embrassés, fêtés... On rit et on pleure à la fois tant le bonheur est grand. Le drapeau national est hissé partout, même sur les ruines des maisons incendiées. Pendant des jours et des jours, la puissante et moderne armée américaine se dirige vers l'Allemagne. Qui aurait soupçonné à ce moment-là que celle-ci serait un jour refoulée et que les S.S. d'Hitler reviendraient en Ardenne plus sanguinaires que jamais!

Vers la mi-décembre, Grandmenil était occupé par les Américains. Et c'est aux émissions matinales du 18 décembre 1944 que l'I.N.R. annonça que les Allemands venaient de déclencher une offensive sur le front d'Ardenne. Les soldats d'Hitler, on les signalait bien à Malmédy mais quant à croire à une offensive, alors que les Américains étaient maîtres de la région, il n'en était pas question. Il n'y avait donc pas lieu de s'inquiéter. Aussi, à l'apparition des troupes allemandes, l'émotion et l'effroi n'en furent que plus grands.

M<sup>lle</sup> Flore Lecart, qui a vécu tout le déroulement de la bataille, raconte: «Le 18 décembre, les Américains, qui occupent le village, ont leur téléphone à l'école. Quant à la Croix-Rouge, elle est installée chez moi. Le 21, de la route Grandmenil-Manhay, on a aperçu des soldats allemands qui se faufilaient dans les buissons bordant la route Manhay-Oster, au lieu-dit «Maffa». On le dit aux Américains qui font semblant de ne pas le croire. Ce jour-là une auto remplie d'Allemands passe et repasse à Oster à toute vitesse. Un peu après, les premiers obus pleuvent sur Grandmenil. Les Américains se cachent sous leurs chars. Ni victime, ni dégât. Les Américains rassurent les habitants et déconseillent l'exode mais posent des mines par centaines. La Croix-Rouge sort toutes les nuits. Un matin, il y a un mort dans notre cour mais, interrogée à ce sujet, elle nous a répondu de façon très évasive.

Le 23, la situation devient plus critique. Les habitants commencent à fuir vers Erezée et Mormont. La nuit du 23 au 24, la Croix-Rouge quitte notre maison pour s'installer dans la ferme d'en face qui est plus grande et que les occupants viennent d'abandonner. Le personnel de la Croix-Rouge est remplacé.

Le 24, à 21 heures, voyant que presque toute la population a fui, je demande au responsable du téléphone à l'école ce qu'il faut faire. Il répond que la situation n'est pas



alarmante et il me conseille de rester. A 22 heures, nous entendons du brouhaha chez les Américains qui venaient de se mettre au lit et le bombardement commence. Les obus pleuvent par milliers. Nous sommes un groupe de douze personnes. Vite, nous gagnons la cave. Frappée par un obus, la moitié du toit s'effondre. Devant le presbytère, un dépôt de munitions saute. Les incendies s'allument un peu partout, accompagnés de feux de phosphore. Pendant la nuit, des tanks allemands arrivent et déchargent des hommes qui, se faulant le long du mur du cimetière, finissent par gagner toutes les rues du village. Une grenade est jetée par la fenêtre dans notre demeure. On a raconté que les Américains, surpris dans leur sommeil, avaient eu, cette nuit-là, 850 morts.

Le matin du 25, nous agitions un linge blanc à l'une des fenêtres. Un jeune adolescent allemand entre, visite la maison, ne trouve que des civils et s'en va. Toute la journée, les obus ne cessent de tomber. De chez nous, on voit un cheval de la ferme d'en face qui a une patte arrachée. Mon frère voudrait aller l'achever, mais c'est impossible.

Le 26 au matin, le ciel s'éclaircit; on perçoit des bruits d'avions. Un peu plus tard, on les voit, on les appelle des double-queue. Ils laissent choir des bombes, par groupes de deux. Je ne pense pas qu'ils aient atteint d'objectifs précis, mais l'ennemi est arrêté. Cependant, celui-ci s'acharne à ne pas abandonner le village qui, selon les dires d'un Américain, a été pris et repris six fois. C'est une lutte acharnée au milieu des lueurs d'incendies. De chez nous, on croit voir brûler la colline «La Heyd», mais ce sont des feux de phosphore. L'après-midi, il y a une accalmie. Nous sortons de la cave. Une odeur de poudre, de fumée et de sang nous prend à la gorge. Nous fuyons vers le haut du village mais c'est malheureusement dans la mauvaise direction car une nouvelle bataille s'y prépare. La plus grande après Caen, nous a dit un Américain.

Sur les mines, des tanks allemands ont sautés un peu partout. Au carrefour de la route Erezée-Manhay, un très gros en barre l'accès; c'est un «tigre». Les Anglais en viendront chercher trois. Quand nous arrivons en face du café Hay, les balles sifflent. Atteint par l'une d'elles, mon frère Arthur s'affaisse. Il est touché dans la région des reins. Il perd beaucoup de sang et a syncope sur syncope. Nous nous couchons dans un fossé rempli d'eau à côté de notre blessé qui réclame à boire. Mon frère Charles lui donne un peu d'eau boueuse au moyen d'une boîte d'allumettes. Arthur est bien résigné, nous fait ses ultimes recommandations, nous réconforte et appelle la mort. Tout en aidant notre mourant, nous assistons à cet épouvantable combat. Près de nous, un char lance ses projectiles sur une maison qui s'écroule en quelques minutes. Tandis que les balles sifflent de toutes parts et que les obus s'abattent autour de nous, nous entendons des chars qui s'entrechoquent. Près de nous, des hommes se battent au pistolet. Ils courent les uns après les autres et l'on dirait qu'ils jouent à cache-cache derrière les ruines fumantes d'une maison proche. Un Américain poursuit cinq Allemands qui fuient. Il laisse tomber son arme brûlante à côté de nous et en reprend une autre. Partout, ce ne sont que bruits et hurlements. On respire une odeur de soufre. La terre tremble. C'est un véritable enfer. Je profite d'une accalmie pour sortir du fossé et me mettre en quête d'un médecin. Autour de moi, ce ne sont que des cadavres d'hommes et d'animaux.

Les Allemands me prennent pour une espionne et entre trois fusils, bras levés, je suis conduite sur un talus appelé «le bâti». Là, arrive un groupe de prisonniers dont le dernier est un civil.

On me met à leur suite et peu après tous ceux de notre groupe. On nous aligne près d'une fontaine, tandis qu'une mitrailleuse allemande prend position sur la route. Subitement, il y a un va-et-vient de troupes sur la route Erezée-Manhay. Les prisonniers américains sont embarqués sur un camion et on nous abandonne sans doute à cause des petits enfants et des deux vieilles personnes qui nous accompagnent. Nous décidons de rejoindre notre blessé. Mais, en cours de route, nous sommes repris par une patrouille allemande et reconduits au même endroit. Maman, âgée de 79 ans, suit difficilement, reste en arrière et parvient, en se cachant, à rejoindre Arthur. Dans une prairie, non loin du carrefour où nous nous trouvons, des soldats habillés en Américains creusent des tranchées. Ils nous disent être Américains mais nous ne sommes pas dupes car ils ont gardé les bottes et les ceinturons allemands et ne savent que deux mots d'anglais: «yes et OK». Nous avons appris par la suite que les Allemands avaient capturé des Américains sur la route d'Erezée et que, vraisemblablement, ils avaient revêtu leurs uniformes.

Après bien de supplications, on nous laisse aller et nous nous mettons à la recherche de la Croix-Rouge. Celle-ci, nous la trouvons installée dans la maison Sadzot. Nous demandons une civière mais on nous la refuse sous prétexte qu'on doit d'abord soigner les soldats. Nous repartons et nous trouvons Arthur mort. Maman est arrivée à temps pour recueillir son dernier soupir. Pour mettre son corps à l'abri, nous cherchons une brouette et, en contournant de nombreuses mines, nous le conduisons devant l'atelier de mon frère Charles. Nous l'enveloppons de couvertures. Je décide de regagner la maison d'Arthur sise près de la ligne du vicinal avec l'intention de gagner de là le village d'Oster. Un petit groupe m'a précédée. Je le suis de près. À la maison V. Pirson, une sentinelle allemande m'arrête et me conduit à la cave où je retrouve ledit groupe. Peu après, ma sœur Albine nous y rejoins.

Charles et Marie, restés près du cadavre d'Arthur, ne voyant revenir personne, présagent le pire. Ils se sauvent par le vieux chemin d'Oster, se cachent dans le hangar d'une prairie mais le bombardement les en fait déguerpir et ils vont passer la nuit à Oster où les Allemands ne sont pas encore arrivés.

Quant à nous, nous sommes toujours dans la cave V. Pirson en compagnie de blessés allemands.

Ces blessés ne sont pas soignés. Couchés sur des tas de pommes de terre et de charbon, ils hurlent de douleur et meurent de soif. J'ai voulu donner un peu d'eau à l'un d'eux mais j'en ai été empêchée. Quand un blessé crie trop fort, un des soldats valides craque une allumette et va vers lui. Chose étrange, après cela, on ne l'entend plus...

Au cours de la nuit, on nous fait aller dans la cave d'une maison voisine. Là, un blessé occupe un lit: c'est le chef. Bientôt, on amena un homme en costume américain et on nous le présenta comme prisonnier de guerre. Il parlait un bon français, déclara qu'il était heureux d'avoir été capturé et qu'après la guerre il ne rentrerait pas en Amérique mais irait habiter l'Allemagne. Ce devait être un piège et de la propagande.

Les trois enfants de 1 à 6 ans, faisant partie de notre équipe, pleurent beaucoup, ce qui agace les Allemands et les rend même furieux et menaçants. Quand le jour se lève, la plupart des blessés sont morts. Il n'en reste que quelques uns qui, à grands cris, réclament de la nourriture et de la boisson. Nous leur promettons de leur apporter à manger à condition qu'ils nous laissent partir. Ma sœur va traire une vache restée à l'écurie. Pendant que les blessés se désaltèrent de lait bien frais, nous fuyons. En passant devant la grange, nous constatons que les Allemands ont préparé un drapeau blanc. Je suis accostée par un soldat américain, vrai ou faux, qui me demande si je n'ai pas vu de militaires allemands. Je réponds non, car j'ignore à qui j'ai à faire. Nous contournons les débris de la bataille de la veille. Ce ne sont que cadavres affreusement mutilés. Nous passons devant l'atelier de mon frère où le corps d'Arthur est toujours là. Sous les balles, nous empruntons le chemin du «Perhay» et nous arrivons sans encombre à Oster où Charles et Marie nous reçoivent à bras ouverts. Montés sur un talus, ils ont, pendant des heures, observé les chemins menant à Grandmenil.

À Oster, on n'a pas encore vu d'Allemands. Quelques obus sont tombés sur le village pendant la nuit. Mais pendant la journée, le tir commence. Nous nous réfugions dans la cave de Léon Delvaux. Bientôt, le bombardement s'intensifie. Après quelques jours de combat, au cours duquel la neige s'est mise à tomber, les Américains sont maîtres du village. Nous sollicitons un passeport pour rentrer à Grandmenil mais celui-ci nous est refusé.

À nos risques et périls, Albine et moi nous décidons de rentrer au village natal. Ce retour se fait sous les balles et les obus. Les Allemands occupent la colline «Bahau» et les Américains, celle de «Chamont». Grandmenil regorge d'Américains. Le corps d'Arthur n'est plus là où nous l'avions déposé. Nous nous rendons à l'église où se trouve la Croix-Rouge. Là, le directeur nous dit qu'on a trouvé dans le village deux civils morts et qu'ils ont été transportés au village voisin. Le second civil décédé est Victor Cornet dont le cadavre a été trouvé devant sa maison incendiée. Quelques jours plus tard, nous apprendrons, par des réfugiés rentrant au village, que c'est à Mormont que ces deux victimes de la guerre ont été transportées. C'est M. le curé de l'endroit qui a célébré la messe des funérailles et procédé à leur enterrement.

Albine, non sans difficultés, retourne à Oster y porter la nouvelle. Je reste seule de civil à Grandmenil. Charles, qui a voulu me rejoindre, en a été empêché. Je suis bien traitée et bien nourrie par les Américains mais défense m'est faite de sortir de la maison. Le lendemain, Charles peut venir et il peut même aller à Briscol chez notre sœur Jeanne. Le soir, voulant rentrer à Grandmenil, il en est repoussé. Je suis seule pour la deuxième nuit. Le matin, le bourgmestre Emile Lamy revient de Mormont. Ayant trouvé une brouette, il la charge de vêtements et repart dans l'après-midi. Les obus continuent à tomber mais ils ne m'émotionnent plus. Charles m'arrive le soir. Le restant de la famille qui était à Oster s'est fait évacué sur Briscol.

Enfin, lentement, la ligne de bataille se déplace vers Odeigne, Freyneux, Lamormenil et Dochamps qui, à leur tour, vont connaître les atrocités de la guerre. Le calme étant revenu au village, maman rentre chez moi, suivie,

quelques jours plus tard, des autres membres de la famille.

Peu à peu, les évacués rentrent dans leurs maisons en ruines et tâchent de rassembler leur bétail errant. La neige qui recouvrait toutes choses de son blanc linceul s'est mise à fondre, découvrant les demeures frappées par les bombes et les obus mais aussi les nombreux cadavres allemands et américains qui jalonnent d'un bout à l'autre les rues défoncées. Un soir, j'ai vu un tas de cadavres de civils près de l'entrée du cimetière, sous des couvertures. Le lendemain matin, j'ai voulu les revoir, mais ils n'étaient plus là. Je me suis toujours demandé qui ils étaient et d'où ils venaient.

Nous avons été soignés et nourris bien longtemps par l'armée américaine mais nous n'avons pas été assistés par la Croix-Rouge. Une seule fois, nous avons vu une de ses autos passer sur la route Erezée-Manhay. Celle-ci s'est arrêtée place Alphonse Poncelet et ses occupants se sont faits photographier devant le tank qui s'y trouve. Ma sœur Albine, qui passait par là, a été invitée à se joindre à eux, mais elle a refusé. Les premiers Belges à nous secourir furent M. D'Iteren de Bruxelles et ses amis. Leur générosité mérite la reconnaissance du village tout entier. Ce n'est que bien longtemps après que la Croix-Rouge a fait quelques dons.

Le bilan de l'offensive von Rundstedt est impressionnant: 22 maisons brûlées. Ce chiffre, s'ajoutant aux 20 habitations incendiées en septembre, fait un total de 42 sur 78. D'autres ont été rasées et en partie détruites par la mitraille. Six maisons seulement, malgré leurs blessures, restaient habitables.

L'école communale, qui avait fait place à celle démolie en 1952 et dont la construction en 1876 avait coûté 14.900 F, n'est plus qu'un amas de ruines. Il en est de même du presbytère qui avait été restauré en 1880 pour 2.330 F. Heureusement, l'église, dont la construction en 1889 avait coûté 43.753 F, n'a pas eu trop à souffrir des obus. Toutefois tous ses vitraux ont été brisés.»

Tel est le simple récit des événements tragiques et sanglants qui ont endeuillé et ravagé le village de Grandmenil pendant la guerre 1940-1945 et, particulièrement, lors de l'offensive von Rundstedt. Puisse la jeune génération qui a hérité d'un village tout neuf, construit dans les larmes et dans le sang, connaître et méditer cette histoire de guerre qui hélas! n'est pas une légende.

Ainsi, ce sont M<sup>les</sup> Hortense Paquay et Flore Lecart, qui étaient institutrices au moment des tragiques événements qui se sont déroulés à Grandmenil en 1914-1918 et en 1940-1945, qui les ont notés pour les générations futures. En agissant ainsi, elles sont restées dans leur rôle d'éducatrices de la jeunesse à venir qui ne peut ignorer ces années de deuils, de souffrances, de vexations et de misères. Déjà les années sanglantes et dévastatrices que furent celles des deux guerres s'estompent et l'oubli a jeté son voile sur des faits historiques importants qu'il importe cependant de perpétuer.

Aussi nous espérons que ces deux récits seront conservés religieusement dans les archives communales et même dans les familles qui se souviennent. Comme l'a écrit un grand français, Paul Deschanel: «L'oubli du passé est une insulte à l'avenir».

Adolphe JACOBY